

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est une réponse à :

[110. Paris, Lundi 20 août 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-08-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il y a plus de soleil ce soir dans mon cœur qu'il n'y en avait ce matin dans ma vallée, quand je me suis levé en admirant tristement son éclat.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°147/178-179

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 344, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/305-310

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°108. Mardi soir 28 Août

Il y a plus de soleil ce soir dans mon cœur qu'il n'y en avait ce matin sur la vallée, quand je me suis levé en admirant tristement son éclat. Bien des gens me prennent pour le sage des Stoïciens. Qu'ils seraient étonnés s'ils voyaient combien je suis loin de son impassibilité? J'ai supposé un moment quelque arrivée soudaine qui vous avait dérangée et retardée. Cependant cela me paraissait si invraisemblable que j'ai écrit comme à l'ordinaire, si le grand Duc passe quatre semaines à Tour ce que vous aviez cru possible ne le sera que plus tard, et il faut changer vos calculs. Je comprends la joie d'Appony que rien ne soit changé ailleurs. Il y a si je ne me trompe, dans la politique de M. de Metternich beaucoup de calculs jaloux (le jaloux sans amour bien entendu), beaucoup de soin à entretenir les rivalités, les misintelligences, les séparations, et à fonder là-dessus sa force. Cela me paraît un peu vieux, je vous l'avoue. C'était la politique d'un temps où les grands intérêts et les vœux généraux des peuples ne pesaient pas incessamment sur les gouvernements, où les combinaisons arbitraires, mobiles, étaient possibles et habituelles. D'un temps aussi où beaucoup de petits Etats avaient leur poids dans la balance et pouvaient être assez facilement transportés, dans l'un ou l'autre bassin. Tout cela n'est plus. Il n'y a plus de petits états ; plus de combinaisons arbitraires et variables. Les grands intérêts décident seuls de la conduite ; et les grands intérêts sont connus ne changent pas tous les jours. Et on leur obéit, quels que soient les goûts ou les dégoûts, et les désirs secrets et les variations quotidiennes des cœurs. Toutes ces petites inquiétudes et ces petites joies, toute cette attention aux moindres nuages qui passent, aux plus faibles fils qui se tendent ou se brisent, me paraissent une routine de vieilles gens ou un passe-temps d'oisifs. Qu'on y regarde, et qu'on en tienne compte pour son propre plaisir, pour l'agrément ou le désagrément des relations personnelles, rien de plus simple c'est quelque chose pour la conversation, quelque chose pour l'attitude réciproque des acteurs sur la scène ; mais ce n'est plus de la politique. Les Affaires sont plus haut que cela. Et à la hauteur où elles sont, elles sont écrites, comme disent les musulmans ; il faut des motifs placés aussi haut pour les changer.

Lord Alvanley, vous restera-t-il quelque temps ? Je le voudrais. J'aime que vous vous amusiez loin de moi. Est-ce de la présomption ? Peut-être ; mais à coup sûr c'est de l'affection. Vous croyez qu'il me trouverait bien sérieux. Qui sait ? Je l'amuserais peut-être s'il m'amusait. Mais les indifférents m'amusent difficilement. Je n'accepte les petits plaisirs, la gaieté le rire pour rien, que de la main des gens que j'aime que j'aime beaucoup. malgré votre tranquillité dans le n°110, j'attends demain le comte de Paris. J'ai des nouvelles de chez Mad. la Duchesse d'Orléans,

d'hier matin, qui me disent qu'elle commençait à souffrir.

Mercredi 22, 7 heures

Le Prince Paul Wutemberg me paraît du nombre des hommes qui croient aisément ce dont ils ont envie, et en qui le mouvement du sang décidé des idées : à voir cette grande et forte figure, ces traits grossiers, ce teint allumé, je n'ai pas la moindre foi dans l'impartialité de son jugement. Il a de l'esprit, mais encore plus d'égoïsme et de cynisme que d'esprit ; et ni l'égoïsme, ni le cynisme ne font voir clair. Vous savez que je crois encore moins que vous aux ouragans. J'ai de l'humeur pourtant.

Avez-vous lu dans le Journal des débats, un article sur la visite des Bayadères aux Tuileries ? Savez-vous que l'auteur de cet article, qui l'a signé de son nom est le précepteur de M. le Duc d'Aumale ? Un précepteur de Princes parlant de la sorte devant le public, et s'extasiant sur les Bayadères, et se trémoussant pour faire partager son extase et finissant par dire : " Après tout, si vous me demandez ce que sont les Bayadères, je serai fort embarrassé. Ce ne sont pas des danseuses, ce ne sont pas des chanteuses ; les Bayadères sont des Bayadères. " Il y a quelque chose qui est étrangement perdu de notre temps, c'est le tact. Personne n'a le sentiment de sa situation. Vous me direz qu'il n'y a pas de situations. Comment ne fait-on pas, soi-même la sienne ?

Voici de l'écriture et du style d'Henriette. Vous occupez souvent sa petite pensée. Elle voulait absolument mettre une enveloppe, ne trouvant pas ceci assez joli. Je lui ai persuadé qu'une suffirait pour elle et pour moi.

9 h. 1/2 Vous êtes une excellente personne de me dire tout simplement que vous aviez oublié le dimanche. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1478>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 21 août 1838

Heure Soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

11

Il y a plus de Soleil ce soir dans mon cœur qu'il n'y en avait ce matin sur ma vallée, quand je me suis levé en admirant tristement son état. Bien des gens me pressent pour le Sage des Mortiers. L'île Stroum étonne d'être voyeuse combien je suis loin de son impassibilité!

J'ai supposé un moment quelque arrivée soudaine qui vous eût dérangée et retardée. Cependant cela me paraitrait si invraisemblable que j'ai écrit comme à l'ordinaire. Si le grand Duc passe quatre semaines à l'inc, ce qui vous vriez son profit ne le sera que plus tard, et il faut changer vos calculs.

Je comprends la joie d'Appony que rien ne soit changé ailleurs. Il y a, si je ne me trompe, dans la politique de M^r. de Metternich, beaucoup de calculs jaloux (le jaloux sans amour, bien entendu), beaucoup de soin à entretenir les rivalités, les méintelligences, les séparations, et à fauter la-dessus la force. Cela me parait un peu vieux, je vous l'avoue. C'étoit la politique d'un temps où les grands intérêts et les vœux généraux des peuples ne pouvaient pas incessamment sur le gouvernement, où les combinaisons arbitraires, mobiles, étoient possibles et habituelles. D'un temps aussi où beaucoup de petits États avaient leur poids dans la balance et

pourroient être assez facilement transportés dans l'un ou l'autre
bassin. Tout cela n'est plus. Il n'y a plus de petits États, plus
de combinaisons arbitraires et variables. Les grands intérêts
dominent tout de la conduite; et les grands intérêts sont
communs, ne changeant pas tous les jours. Et on leur obéit, quels
que soient les goûts ou les dégoûts, et les vices secrets, et les
variations quotidiennes des vœux. Toutes ces petites inquiétudes
et les petites joies, toute cette attention au moindre nuage
qui passe, aux plus faibles fils qui se tendent ou se
brisent, me paroissent une routine de vieilles gens ou
un passe-temps d'oisifs. Qu'on y regarde et qu'on en tienne
compte pour son propre plaisir, pour l'agrément ou le
désagrément des relations personnelles, rien de plus simple;
c'est quelque chose pour la conversation, quelque chose pour
l'attitude réciproque des acteurs sur la scène; mais ce
n'est plus de la politique. Les affaires sont plus hautes que
cela. Et à la hauteur où elles sont, elles sont éternelles, comme
disent les musulmans, il faut des motifs plus hauts
pour les changer.

Lord Alvanley vous restera-t-il quelque temps? Je le
voudrais. J'aime que vous vous amusiez loin de moi.
Est-ce de la présomption? Peut-être; mais à coup sûr
c'est de l'affection. Vous croyez qu'il ne trouverait rien
d'amusant. Qui sait? Je l'amuserais peut-être s'il m'amusait.
Mais les indifférents m'amusent difficilement. Je n'accepte

les petites
gens que
ma
le comte
d'Orléans
souffrir.

Le pré
aisi-m
chang de
triste q
l'impur
plus de
le cynis
moins

de, d'él
savour
nom, e
de Prin
sur le
extase
diminuer
le ne
les Bay
qui est

les petits plaisirs, la gaieté, le rire pour rien, que de la main de
jeune que j'aime, que j'aime beaucoup.

Malgré votre tranquillité dans le n° 110, j'attends demain
le comte de Paris. J'ai des nouvelles de chez mad^e la duchesse
d'Orléans, d'hier matin, qui me disent qu'elle commençait à
souffrir.

Mardi 22 - 7 heures

Le Prince d'Aut ^{dit} me paraît du nombre de hommes qui voient
aisément le dont ils ont envie, et en qui le mouvement des
chang d'idée des idées à voir cette grande et forte figure, au
teint grasseyé, le teint allumé, je suis par la moindre foi dans
l'impartialité de son jugement. Il a de l'esprit, mais encore
plus d'égoïsme et de cynisme que d'esprit; et ni l'égoïsme, ni
le cynisme ne font avoir clair. Vous savez que je crois encore
moins que vous aux bourgeois.

J'ai de l'humour pourtant. Voyez vous le duc, le Duc de
de, débute un article sur la visite des Bayadères aux Suédois?
Savez-vous que l'auteur de cet article, qui s'en signe de son
nom, est le précepteur de M^r le duc d'Angoulême? Un précepteur
de Prince parlant de la sorte, devant le public, et s'exaltant
sur les Bayadères, et se trémoussant pour faire partager son
extase, et finissant par dire: «Après tout, si vous me
demandez ce que sont les Bayadères, je suis fort embarrassé.
Ils ne sont pas des danseuses, ils ne sont pas des chanteuses;
les Bayadères sont des Bayadères.» Il y a quelque chose
qui est étrangement perdue de notre temps; c'est le tact. Surtout.

à le sentiment de la situation. Pour me dire qu'il n'y a
pas de situations. Comment ne fait-on pas lui-même la
sienne ?

Voici de l'écriture et du style d'Henriette. Vous voyez
l'œuvre de la petite pensée. Elle vouloit absolument mettre une
enveloppe, ne trouvant pas ceci assez poli. Je lui ai persuadé
qu'une suffiroit pour elle et pour moi.

J. B. 1/2.

Vous êtes une excellente personne de me dire tout simplement
que vous aviez oublié le Dimanche. Rien. Rien.

mon
je me
gen.
donné

Vous au
l'intra
grand
cra p
calente
ad-
ailleurs
In- de
Amour
d'italit
la- de
l'avoue
et les
sur le
étouff
de p